

Je ne le rendrai pas faible

S'engager dans l'amour, se relancer à nouveau dans l'aventure du couple est un chemin audacieux qui ne se fait pas sans angoisse. Pour le vivre, il nous faut trouver en nous la détermination de congédier les mémoires tragiques de l'échec de l'amour, celles de nos vies personnelles, mais également celles inconscientes provenant des expériences malheureuses des générations passées pesant dans l'inconscient collectif. Pierre Trigano et Agnès Vincent s'appuient sur un commentaire de versets en hébreu du Cantique des Cantiques pour exposer cette sagesse biblique de l'engagement amoureux consistant dans ce principe : je m'engage à ne pas rendre faible l'amour face aux mémoires tragiques.

Agnès Vincent et Pierre Trigano, formateurs et écrivains, retravaillent, dans ces pages consacrées à la dimension symbolique, un extrait de leur livre "Le Cantique des Cantiques ou la psychologie mystique des amants" (Réel éditions), sur les enjeux de l'engagement amoureux et de toute thérapie profonde.

*"Sur ma couche dans les nuits j'ai cherché celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé.
Que je me lève donc et que je fasse le tour dans la ville.
Dans les places et dans les rues, que je cherche celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé."*

*(Cantique des Cantiques,
chapitre 3, versets 1 et 2)*

La litanie de l'amour

Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé ! Ces paroles font suite aux deux premiers chapitres du Cantique des Cantiques qui s'achèvent sur la rencontre réussie des amants et la victoire de leur amour. Elles expriment la blessure du manque et sont répétées deux fois dans les deux premiers versets de ce troisième chapitre : ce en quoi nous voyons comme l'amorce d'une sorte de litanie voulant nous signifier à quel point l'exil cruel de l'amour a été long, à quel point l'absence du Bien-aimé, l'absence du vécu de l'amour, a été désespérante.

"J'ai cherché", "biqasheti" en hébreu : Ce verbe signifie également : "j'ai désiré". Et la forme grammaticale de ce verbe peut faire référence à un passé révolu. C'est l'interprétation que nous choisissons. C'est comme si l'amante du Cantique, figure symbolique de la féminité en nous, ayant entendu maintenant l'appel du Bien-aimé, son amant, c'est-à-dire ayant rencontré le possible de vivre réellement l'amour ici et maintenant, se rappelait le temps de la recherche, le temps de l'errance et du manque. On peut relire le verset : "sur ma couche, dans mes nuits (les nuits de la solitude, de l'hiver), je l'avais désiré et je ne

l'avais pas trouvé". Le verset 2 se pose alors comme une rupture avec le désespoir. Nous avons là dans le texte hébreu en effet des verbes à l'inaccompli, pouvant s'entendre comme au futur. Plutôt que de lire "que je me lève", on peut lire "je me lèverai et je ferai le tour de la ville". Littéralement, il est même écrit : "je tournerai autour dans la ville". Or le mot ville "ir" peut également signifier "haine, colère". Le rapprochement curieux entre ces deux sens en hébreu vise sans doute à nous faire prendre conscience que la civilisation urbaine aliénée qui s'est coupée de la racine du Bien-aimé divin, de l'Être amour, se retrouve ainsi fondée sur la haine,

le ressentiment. La ville, en tant que réalité humaine collective, symbolise l'inconscient collectif de l'humanité, à la fois inconscient culturel et transgénérationnel qui préforme la psyché consciente des individus selon Jung. Le Cantique des Cantiques nous montre que cet inconscient est emplis de colère et de haine, consécutivement aux échecs de l'amour et des relations humaines accumulés de génération en génération.

“ Mon point de vue
était comme
préformé,
contaminé par cette
colère
transgénérationnelle ”

“Je tournerai autour” peut être compris comme “à tâtons”, en aveugle, pour s'approcher du Bien-aimé, du possible de l'amour, au sein même de ce milieu collectif inconscient de la haine et de la colère qui le rejette. Sur ma couche, dans mes nuits de souffrance, je l'avais désiré, l'amour, et ne l'avais pas trouvé ! Je me lèverai et je tournerai à tâtons dans le lieu même du ressentiment (pour le trouver). On peut approcher le futur de ces verbes comme une profession de foi en l'avenir. Cette profession de foi résonne en nous comme la remémoration (au moment de la rencontre de l'amour) de la devise qui animait la recherche de la féminité, pendant le temps de l'errance. Tout se passe comme si l'amante du poème biblique nous racontait cette époque si dure en ces termes : “la situation était désespérée, car mon univers psychologique, ma “ville” était dominée par la haine, la colère, et mon point de vue était comme préformé, contaminé par cette colère transgénérationnelle (symbolisée dans les chapitres précédents du Cantique par les expressions “les filles de Jérusalem” et les “fils de ma mère”). Ainsi, mon intelligence était «aveugle» à l'amour, et ne pouvait voir, enregistrer, dans toutes les directions où elle se tournait, que l'échec cruel des expériences amoureuses.

A cette époque, je cherchais désespérément l'amour, et je ne le trouvais pas, j'allais d'échec en échec. Mais pourtant, je n'ai pas cédé à ce désespoir que mon intelligence rationnelle, l'intériorisation de la rationalité tragique de mon monde, de ma culture, me présentait comme la réalité incontournable ; mon cœur, lui, demeurerait animé par cette devise, en dépit de l'apparence défavorable de ma situation : “Dans les places et dans les rues, je chercherai, je désirerai toujours celui qui est l'amour de mon âme !”. Et même aujourd'hui où je rencontre enfin l'amour, et où je suis conviée aux épousailles avec le Bien-aimé, je me remémore cette devise de ma recherche, et je m'engage à la cultiver toujours, quand bien même la rencontre de l'amour que je vis aujourd'hui échouerait”.

Puis est reprise la phrase “je l'avais désiré et je ne l'avais pas trouvé”, répétition qui, redisons-le, nous suggère comme une litanie du récit des souvenirs malheureux : comme si ces derniers revenaient irrésistiblement à la mémoire, de manière répétitive, au moment même où l'amour se rencontre, comme s'il était nécessaire, avant même de pouvoir habiter durablement dans le bonheur de la rencontre, de se dire plusieurs fois avec une grande compassion pour soi-même, et dans l'attente légitime de la compassion de l'autre aimé, toute la souffrance de l'errance par laquelle on est passé pour en arriver à le rencontrer. L'enjeu est sans doute ici cathartique : renommer encore les souffrances tragiques du passé pour constater enfin que le présent de la nouvelle rencontre est tout autre et se délivrer dès lors enfin de la mémoire tragique. C'est ce dépassement que mettent en scène les deux prochains versets.

Congédier les gardiens du tragique

*“Ils m'ont trouvé les gardes tournant
dans la ville.
Celui qu'aime mon âme, l'avez-vous
vu ?”*

*(Cantique des Cantiques,
chapitre 3, verset 3)*

L'amante du Cantique, symbole de la féminité en chacun de nous, s'adresse aux gardes, leur demandant s'ils n'ont pas vu celui qu'aime son âme.

Mais ces gardes sont en fait un symbole très négatif, ce qui apparaît lorsque l'on contemple le texte en hébreu : “hashomerim”, “les gardes” peut en effet signifier littéralement, entre autre sens, “ceux qui conservent le souvenir”. Ils sont les énergies de l'inconscient collectif qui nous retiennent dans le souvenir du malheur.

La féminité cherche le Bien-aimé, mais dans le passé ce sont la plupart du temps les gardes qui malheureusement l'ont trouvée, c'est à dire l'ennemi du Bien-aimé. Et c'est ce qu'elle se remémore.

“hassovevim” est le même verbe que plus haut : “tourner autour”.

“ba ‘ir” : “dans la ville” que nous pouvons relire comme nous l'avons vu : “au milieu de la haine”.

Si la féminité dans sa recherche tourne autour du Bien-aimé, les gardes eux tournent autour de la haine, et sont là en quelque sorte pour conserver le souvenir des expériences tragiques qui nous découragent de nous ouvrir aujourd'hui à l'amour. Ce sont ceux qui gardent la rancune, et qui à chaque fois, lorsque nous recherchons l'amour, disent en nous ces pensées négatives, “non c'est impossible, il n'y a que la haine, protège-toi, ne crois pas en l'amour, parce qu'il n'y a que la haine”. Et pourtant, le féminin, l'élan de l'amour en nous, ne cesse de demander “mais avez-vous vu celui qui est l'amour de mon âme ?” La suite du texte montre bien que l'épreuve initiatique consiste pour chacun de nous à dépasser ces gardes.

Passer sur l'autre rive

*“À peine ai-je passé loin d'eux,
j'ai trouvé celui qu'aime mon âme.
Je l'ai saisi et je ne le lâcherai pas
jusqu'à ce que je l'ai fait venir vers
la maison de ma mère et vers la
chambre de ma concevante.”*

*(Cantique des Cantiques,
chapitre 3, verset 4)*

“A peine ai-je dépassé ces gardiens de ma rancune, que je trouve mon Bien-aimé”.

Le mot "à peine", "kimé'ath" est très important, car il suggère qu'il ne faut pas grand chose, "à peine ai-je commencé à me différencier d'eux, que je trouve le Bien-aimé". Il suffit de commencer un travail pour se différencier de la projection noire des archétypes de notre inconscient collectif, et ce travail donne déjà des fruits.

le chemin de la différenciation, plus nous renforçons l'influx du Bien-aimé en nous.

A l'inverse, plus nous nous éloignons de lui, plus nous le rendons faible. C'est pourquoi un mystique chrétien russe, Nicolas Berdiaev, mort dans les années 1950, dit cette chose saisissante : "Dans notre

En tant qu'adverbe "el" signifie bien "vers". Mais en tant que substantif, "el" signifie "dieu". Aussi peut-on relire "jusqu'à ce que je l'ai fait devenir le dieu de la maison de ma mère". Or nous savons que symboliquement, "la maison de ma mère" peut, comme la ville, représenter l'inconscient collectif dans la mesure où celui-ci est "la mère de la conscience", nous dit Jung, matrice qui reproduit la projection noire sur le féminin et l'amour, de génération en génération dans la psyché individuelle. La promesse de l'amante ici est la suivante : "je continuerai cette recherche, ce travail de différenciation, jusqu'à ce que j'ai fait reconnaître mon Bien-aimé divin comme le dieu qui règne sur mon inconscient collectif". C'est très proche de la perspective jungienne, qui considère que dans l'état actuel et passablement aliéné de notre existence, nous sommes dominés sans nous en rendre compte par les projections figées des archétypes de l'inconscient collectif, et tramés de manière unilatérale (dans l'histoire de notre famille par exemple, qui prédétermine, avant même notre naissance, notre rapport au monde). L'enjeu de toute libération est de rencontrer le Soi, afin qu'il transmute la façon dont ces archétypes sont constellés dans notre psyché, de telle sorte que les mêmes archétypes, en se manifestant différemment, permettent la transformation de ces rapports (à la mère, au père, à Dieu, à la loi, etc.). C'est notamment l'enjeu de l'analyse des rêves, qui se fait sous l'influx du Bien-aimé, du Soi, afin que le Soi règne sur cet inconscient collectif, et non le contraire, afin qu'il l'amène à la conscience.

C'est exactement ce que dit ce texte : "*je ne le ferai pas faible, je ne lâcherai pas, jusqu'à ce que je l'aie fait devenir le dieu de la maison de ma mère, de l'inconscient collectif*". C'est ce que nous pouvons oser appeler l'enjeu divin de toute thérapie : ce lent travail patient pour se différencier de la puissance obscure des archétypes et faire que le Soi règne sur la psyché, de plus en plus. "Je ne le ferai pas faible", cela peut signifier "je le ferai de plus en plus fort". C'est un engagement dans cette démarche de l'amour.

Les archétypes et le Soi

L'inconscient collectif est structuré par des représentations des archétypes, par un mode de manifestations déterminé de ceux-ci, au sein d'une histoire transgénérationnelle.

“ Le mouvement hébraïque est l'art de passer sur l'autre rive : se transformer, changer, passer en l'autre”

Le verbe "ever", "passer", est la racine du mot "hébreu" : cela nous montre quel est l'idéal de l'esprit hébraïque, qui a été, certes, souvent perdu dans les méandres de l'histoire humaine, mais que l'on peut retrouver à tout instant. Ce verbe ne signifie pas exactement "passer", mais plutôt "quitter une rive pour traverser un fleuve et arriver sur l'autre rive". C'est "passer sur l'autre rive". Le mouvement hébraïque est l'art de passer sur l'autre rive : se transformer, changer, passer en l'autre, ne pas rester enfermé dans l'identité figée qui enveloppe le moi. C'est en quelque sorte ici symboliquement quitter la rive de l'inconscient collectif pour atteindre la rive du Bien-aimé (le Soi) : se différencier de la représentation tragique figée des archétypes dans notre inconscient collectif pour se transmuter et aller vers la rive du Soi, qui réunit tout l'être, masculin et féminin, tous les contraires.

La locution "ad mehem" traduite par "loin d'eux" peut aussi être plus justement ici retraduite par "hors d'eux", ce qui confirme cette idée de différenciation.

"Je l'ai saisi et je ne le lâcherai pas" "ah'azetiv ve lo arepenou" : on peut l'entendre comme une promesse. L'expression "lo arepenou", "je ne le lâcherai pas" peut avoir en hébreu la connotation de "*je ne le rendrai pas faible*". Ou, autrement dit, plus nous avançons sur

monde (tel qu'il est) Dieu a moins de pouvoir qu'un agent de police". Et c'est très vrai. Car en nous détournant du Bien-aimé, nous le rendons faible. A partir de là, il est inutile de se demander pourquoi Dieu laisse faire ces choses horribles qui arrivent souvent dans l'histoire humaine. A l'inverse, à peine commençons-nous à marcher sur le chemin qui mène à lui, qu'il peut déjà nous aider, nous relever, agir, nous accompagner. A peine ouvrons-nous la porte à l'éros qui mène à l'union avec le Bien-aimé, que déjà il est là. C'est pourquoi il y a cette promesse de cet engagement de l'amante, figure symbolique de la féminité en chacun de nous : "*je ne le ferai pas faible*".

"Jusqu'à ce que je l'aie fait venir dans la maison de ma mère", "ad shehaveyativ el beyt imi" et dans la chambre de ma concevante", "ve el h'eder horati". C'est là une partie très forte du texte : au-delà de la lecture très traditionnelle que les traducteurs lui donnent (je vais te présenter à ma mère afin de t'épouser...) il y a bien sûr une dimension symbolique bien plus profonde.

"ad shehaveyativ", traduit ici par "jusqu'à ce que je l'aie fait venir", peut aussi signifier en hébreu "jusqu'à ce que je l'aie fait s'accomplir, devenir".

"el beyt imi" : "vers la maison de ma mère".



Illustration par Annès Vincent

Ainsi sommes-nous préformés à notre naissance pour avoir tel rapport avec notre mère, notre père, le féminin, le masculin, l'amour, le divin etc. Or, nous constatons dans le travail analytique que c'est sur le mode négatif de la fatalité du malheur et de la malédiction projetée sur le féminin et l'amour que se constellent essentiellement ces archétypes, chez tous les individus, du fait même de l'histoire de l'humanité.

Tout le travail de différenciation vise à ré-intégrer une racine qui serait plus profonde ou plus haute que cette constellation, et qui serait la dimension du Soi, comme étant le centre transcendant de la psyché humaine.

“ L'enjeu de toute
libération
est de rencontrer
le Soi,
le Bien aimé ”

L'enjeu de ce travail est d'entrer progressivement en relation avec le Soi, que le Cantique des Cantiques appelle ici le Bien-aimé. Le Soi ne se rencontre que sur la base de l'union du masculin et du féminin, l'union des contraires, leur mariage sacré.

Dans cette rencontre, on adopte le point de vue du Soi, en le renforçant ainsi, de sorte qu'il devienne peu à peu le centre opérationnel, vivant, de la vie psychique. De fait, il va ainsi transformer autant la vie de l'individu que la vie de l'humanité, à commencer par notre champ familial. C'est l'enjeu d'une thérapie des profondeurs. La plupart du temps, le Soi ne peut être différencié, car nous avons perdu le contact avec lui. De la même façon qu'avec le Bien-aimé, Jung dit à propos du Soi que lorsqu'il n'est pas vu, c'est comme s'il n'existait pas, alors qu'en réalité, il est toujours là.

L'enjeu, ce n'est pas d'atteindre l'accomplissement par nous-mêmes, par notre moi. L'enjeu est d'ouvrir la porte à cet influx du Soi. C'est le Soi qui fait le reste : "à peine ai-je commencé à le chercher, que je le trouve déjà".

